

rieuses. Le mauvais géant n'ayant pu tuer dans la nuit, les amis de Béowulf, qui il était venu combattre, en ont tué son père, qui réussit, avec un autre nuit à tuer l'un d'eux. Béowulf résolut d'aller attaquer ce mauvais géant dans sa demeure, qui est après d'un marais banté par des péniens malfaisants. Mais une nuit de sort de marais et se jette sur lui; il est terrassé. Au moment où il va être dévoré, il voit, pendante à un rocher, une épée qui parvient à détacher, et dont il frappe la fée, qui expire. Cette épée est une arme enchantée qui lui sert aussi à imposer le géant. On pourrait voir dans ce poème une conception toute symbolique, et l'on pourrait en inférer qu'il y avait dans l'Angleterre des marais malins dont les habitants répandaient la mort autour d'eux; et que la qualité de héros celui qui a su les dessécher ou les assainir. On trouve dans le même siècle, probablement le 9^e, un poème sur *Judith*, et une sorte de chronique intitulée: *le Chant de voyageur*. On voit, à côté de ces œuvres en langue vulgaire, la langue latine employée dans les œuvres historiques; par exemple, dans les chroniques anglo-saxonnes de Godulfar, et de ses successeurs, concernant l'histoire de l'éparchie pendant près de quatre siècles, du vie au x^e. On fait d'autres poésies, nous ne trouvons que quelques ballades peu épiques, attribuées à un poète du nom d'Adelme, qui aurait vécu pendant le viii^e siècle. Mais des transports nous subitement au règne du grand Alfred, qui fut pour l'Angleterre ce que Charlemagne fut pour les peuples de France et d'Allemagne. Aux invasions des Saxons succède l'invasion des Normands. Quand Alfred le Grand partit, le royaume de Wessex était gouverné par les trois fils d'Ethuulf, vaincu et ruiné. Alfred fut le plus vaillant, et ce n'est qu'après bien des vicissitudes, après avoir été obligé de fuir et de se cacher, qu'il put s'établir solidement dans l'éparchie, où il amena le culte des lois et des arts. Ce roi rend l'honneur à ses langues dans les langues latine et anglo-saxonne. Comme Charlemagne, qui se plaisait à recueillir toutes les traditions épiques et religieuses des peuples germaniques. Alfred le Grand amait à entendre raconter les vieux poèmes nationaux de la race anglo-saxonne. L'éparchie fut florissante sous son règne; à sa mort, son petit-fils Athelstan vit se réunir contre lui, sous la conduite du Danais Anlaf, les Danois, les Ecossais et les Irlandais confédérés. Un chant héroïque, qui nous est resté, célèbre la victoire que Athelstan remporta sur ses ennemis à Brunabourg. On y retrouve ce que nous appelons le ton de l'Édda: « Le roi Athelstan et son fils Edmond retournent sur les terres de Ouest-Sex. Ils laissent derrière eux le corbeau sur un bec pointu, et le crapaud à la voix rauque, et l'aigle affamé de chair, et le milan vorace, et le loup fauve des bois. » Austin Thierry, à qui nous avons emprunté cette traduction, donne, en comparaison, la chanson rapportée par l'histoire de Norvège en l'honneur d'un pirate qui fut tué sur les côtes d'Angleterre avec cinq autres chefs. Notre auteur dit ainsi: « Les rois Edgards d'Edgar et de Kanut, pendant lesquels les Normands et les Danois se fixent définitivement en Angleterre. »

Nous arrivons à l'époque de l'histoire anglaise, à coup sûr la plus intéressante pour le sujet qui nous occupe. Les Normands, établis en France, avaient bien vite appris la langue d'oïl, qui était devenue leur langage ordinaire, quand le duc de Normandie s'entre prit de conquérir le royaume de France, sous les mains de Guillaume le Conquérant. Toutes les histoires ont cité, après Augustin Thierry, les vers dans lesquels Robert Vasec décrit le trouverse Taillefer chantant devant l'armée normande les faits de Charlemagne et de Roland, et d'Olivier et des vassaux, qui moururent à Roncevaux. » Geoffroy Gaimar parle plus au long de ce Taillefer. A ce propos, Chateaubriand, dans un ouvrage déjà cité, dit que ces provocations de la chanson étaient en usage à cette époque. Cet usage a ceci d'important que, transporté par Guillaume dans l'Angleterre conquise, il servira à entretenir la lutte qui va s'établir entre l'idome des vainqueurs et celui des vaincus, lutte qui finira par la fusion des deux langues dans l'anglais moderne. L'histoire de cette lutte, qui est si intéressante au point de vue historique et littéraire, est inutile dans le sujet qui nous occupe. Nous rappellerons seulement que Guillaume, qui détestait la langue anglo-saxonne, en avait prosaïquement usé, et qu'il était parvenu à faire écrire ses actes publics, la langue française fut seule employée. L'aristocratie, composée des conquérants, parlait le français seulement; mais le peuple ne put abandonner, du jour au lendemain, son propre langage; et par le besoin réciproque de se comprendre, il dut se faire un mélange qui devint l'anglais moderne. Encore du temps d'Edouard III, nous voyons Jean Chandos célébrer en vers français le glorieux prince de Galles; ce fut aussi en français que Gower écrivit ses premières productions. La littérature française exerça une influence inécessante même sur ceux de ses poètes qui s'écrivirent en anglais. Sous le règne d'Edouard III, la langue anglo-normande, dans laquelle furent traduits par le moine Robert de Brunne les romans du *Brut* et du *Vaincu*, était déjà formée; mais on ne voit aucun

trace d'une épopée anglaise vraiment nationale. Les fragments et les imitations épiques ne manquent pas; mais aujourd'hui même, l'épopée n'est plus que l'imitation de quelques poèmes épiques, elle n'a pas, comme la France et l'Allemagne, d'épopée qui lui soit propre. Quand, en France, la littérature héroïque s'élevait pour faire place à l'inspiration poétique allégorique, l'Angleterre imita encore la France. *Le Roman de la Rose* est au delà du détroit le succès qu'il avait obtenu en deçà. La satire, qui avait succédé à l'épopée, fut aussi cultivée en Angleterre. Mais il faut dire que cette satire, par sa langue et par ses passions, est vraiment épique; les hautes violences de ces races féroces et en peu grossières les rendaient propres à une sorte de poésie froudeuse et hardie, qui n'a rien de commun avec la satire littéraire d'Horace ou même de Juvénal, et qui rappelle les chants sauvages des Scandinaves et des pirates normands. Les Français trouvèrent pas la plaisanterie fine et l'ironie délicate des peuples civilisés; mais un rire formidable, sans esprit, qui ressemble à celui de ces colosses de foire qui, après une grande lutte, ont réussi à jeter par terre leur adversaire. Dès le xiv^e siècle, la satire est représentée par l'hérésiarque Jean Wicléf, qui vient se ruer comme un taureau contre le pape et contre l'Église; par le moine Robert Langland, qui dans son poème burlesque intitulé *le Dévot*, prend dans ses mains égrégues la défense du peuple. Plus tard, l'imitation de Pétrarque et de Boccace apparait dans les poésies de Chaucer. Quelque temps après ce dernier, Gower avait écrit en français de charmantes élégies dignes de Froissart. Mais, dans aucun de ces deux poètes, on ne trouve une originalité vraiment anglaise. Il y a pourtant un sentiment vraiment anglais dans le poète écossais Barbour. Citons de ce poète ces beaux vers sur la liberté: « Oh! la liberté est une noble chose! La liberté est l'honneur content de lui; la liberté donne à l'homme toute consolation. Celui qui n'a libre vit satisfait. Un noble cour ne peut avoir nulle jouissance, ni rien qui puisse lui plaire, si la liberté manque! » Laissons passer le xv^e siècle et le xv^e siècle, époques de désastres dans lesquelles l'imagination, toujours surexcitée, n'avait pas le temps de se condenser et de se reposer dans une œuvre poétique, et venons au règne de Jacques I^{er}, qui écrivit un poème en six chants intitulé *le Livre du roi*. Ce livre, composé pendant sa captivité en Angleterre, est plutôt une très-belle élégie qu'une épopée. Sous son règne, Harry Vaugeois, ou Henri le Normand, composa un véritable poème épique sur le grand Wallace, le héros populaire de l'Écosse. Nous trouverons encore le vrai sentiment épique dans quelques ballades populaires, notamment dans celles qui regardent Robin-Hood: ces ballades sont au nombre de vingt; elles racontent la naissance de Robin-Hood, ses luttes avec le roi Richard et avec Peit-Richard, le soldat à lui. Les amoureux de l'époque, qui furent exilés en France, dans un tournoi qu'il donne pour distraire sa fille, se présente un géant qui se propose de venger Eldridge. Personne ne s'offre pour le combattre, c'est le chevalier inconnu, convert d'un amant noir. Le chevalier tua le géant, mais il meurt de ses blessures, et Christabelle, qui reconnaît Cautlin, meurt aussi. Un autre poème épique est la ballade de Childe-Watus, qui a été admirablement traduite par Chateaubriand.

Les querelles religieuses du protestantisme, sous Henri VIII, firent dévier les talents littéraires dans la polémique. Mais il faut remarquer que c'est après le règne de Henri VIII et la victoire définitive du protestantisme que la langue anglaise produisit ses grands écrivains. On sait que Henri VIII publia lui-même quelques ouvrages religieux; il était poète et musicien. La révolution poétique se fit par Surrey et Thomas Morus, qui furent tous deux décapités par l'ordre de Henri VIII. Mais c'est de Spenser que l'histoire fait d'habitude la littérature anglaise. Le principal ouvrage de Spenser est la *Reine des fées*, sorte de poème allégorique où les Vertus, sous l'apparence de chevaliers, sont combattus par le roi Arthus. Shakespeare est le vrai poète épique anglais, bien qu'il ne remplisse pas les conditions les plus nécessaires de l'épopée. Il n'a pas la grandeur, la majesté, le convenant à ce genre; ses personnages sont extraordinaires et violents, sont trop réels pour l'épopée; il y a trop de chair et de sang, trop peu d'idée et de raison. Mais, par la puissance de la conception, par la condition des créations, les drames de Shakespeare sur l'histoire anglaise contiennent quelques-uns des plus beaux fragments épiques qu'on puisse trouver dans aucune littérature. On peut, sous certains rapports, comparer Shakespeare à notre Rabelais, dont les personnages surnaturels et vivants à la fois, les conceptions gigantesques dans le sublime

chercher son fils en Italie, parmi les chefs de l'armée ennemie. Il raconte Hadbrand, et lui dit qu'il est son père. Celui-ci le traite d'imposteur, sans être monotone, il a son combat. Nous retrouvons ici, dans le combat d'un père et d'un fils, un épisode qui n'est pas rare dans les traditions héroïques. Le *Sib-Nemeh* nous montre le combat de Rustem contre son fils Zorah, qu'il tue. Dans les poèmes géliques, nous voyons Chuklin qui tue son fils Couloch; mais, le poème d'Hadbrand et Hadbrand, composé en ancien saxon-suévois, et dans un rythme qui repose sur l'allitération, étant incomplet, nous ne montrons pas l'issue du combat; et nous ne saurions pas à quel nous en tenir sur ce sujet si nous ne retrouvons la même scène avec les mêmes personnages dans la *Wilkrin-Saga*. Là, le père et le fils, après avoir combattu avec acharnement, se reconnaissent et s'embrassent. Nous remarquons que le personnage d'Hadbrand, qui était sans doute célèbre dans les traditions héroïques de ces époques, reparait dans le poème des *Niebelungen*. Le séjour à la cour d'Attila de Theuderic vaincu se retrouve également dans l'Épopée, où Gudrun lui confie ses douleurs et sa langue pour son mari Atli. Il est même l'occasion d'un épisode assez intéressant. Herkia, ancienne maîtresse d'Atli, accuse Gudrun de s'être couchée dans un autre lit avec Theoderic, et de s'être cachée sous le même drap (*Die drunarkidda Thridhya*). Gudrun, indignée d'une pareille accusation, propose qu'il lui inflige l'épreuve du feu; et, comme Sit dans l'Épopée, elle en sort indemne et justifiée. Nous retrouvons encore Hadbrand dans les chants des meistersingers et dans le *Heldenbuch*. Mais le poème incomplet, tel qu'il est découvert à Cassel, suffit pour nous donner une idée des idées et des traits qui furent réunis par Charlemagne et employés plus tard dans la composition du *Niebelunge-nôt*.

Au x^e siècle, les invasions normandes, en Luchmann, un des plus célèbres critiques qui se soient occupés des *Niebelungen*, en fait remonter la composition au commencement du xiii^e siècle. Il a soutenu, pour ce poème, la même thèse que Wolf avait soutenue pour le *Liado*: il y voit qu'une collection de chants divers, mais on ne peut reconnaître dans le poème une unité de composition et surtout une intention morale qui indique la main d'un poète. Celui-ci, sans doute, n'a jamais inventé le sujet non plus que les personnages et les aventures; mais du moins il aurait coordonné en un tout la tradition, dispersée par fragments dans les poèmes populaires. Selon toute probabilité, le sujet qui fait le fond du poème remonte au vie ou au vii^e siècle de notre ère. V. NIBELINGEN.

Dans ce poème, l'Allemagne posséda d'autres épopées que nous n'avons pas de fragments épiques. Citons en premier lieu le *Heldenbuch*, ou *Livre des héros*, qui se compose: 1^o des romans héroïques de Rother, d'Ortrud, de Hug et de Wolf, puis des poèmes épiques sur les exploits de guerrières de Laurin, de la cour d'Alfart, de la cour de Worms, de la bataille de Ravenne racontant la jeunesse de Theuderic et de Sifrid, et puis dans les traditions gothiques. Restreint comme nous le sommes par la matière, nous ne pouvons analyser chacune des parties de ce livre extraordinaire. Les faits de ce poème, qui sont tous les siècles se heurtent dans une confusion pittoresque. Il faut y ajouter encore le poème descriptif de Gudrun, qui appartient aux traditions saxonnnes. Nous ne rangerons pas ici dans le genre épique les satires allemandes des siècles suivants, parmi lesquelles la plus célèbre est le *Roman du Renard*, dont le thème, traité bien des fois par les poètes allemands et français, fut repris plus tard par Goethe.

Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots de l'épopée purement littéraire telle que l'ont faite Goethe et, avant lui, Klopstock, dans la *Messide*. Celle-ci, monotone par le sujet et peut-être encore plus par la conception, est, par le détail, à la dit très-bien Lemeicier, une ode démesurée qu'une véritable épopée. Mais on n'y peut reconnaître un grand souffle poétique, une imagination élevée et une forme soignée, bien qu'un peu ampoulée et emphatique. Quant à Goethe, on peut considérer son *Faust* comme une épopée, malgré la forme dialogique qu'il lui a donnée; c'est une épopée par la grandeur du sujet, qui intéresse l'homme universel, comme par l'emploi du merveilleux. Et quand nous nous élevons au-dessus du merveilleux, nous sommes frappés par le fantastique, comme on le trouve dans l'épisode de la sorcière, mais l'idéal même qui poursuit le poète. Cet homme qui, las de la science et de la vie, trouve ce qu'il cherchait, demande à la vie réelle et à l'amour la force de renaitre et de revivre; l'élevation du ton général; les caractères des personnages, tous élevés par le caractère de l'épopée. Mais cette épopée n'est que le reflet d'un autre monde que le poète lui-même a créé; c'est un monde où le poète a fait entrer les éléments de son monde idéal, mais qui n'est que le reflet d'un autre monde que le poète lui-même a créé.

pas de nos jours seulement, comme on le croit trop, et qui ont eu le bonheur d'avoir une épopée nationale. Il ne faut pas seulement admirer dans Camoëns l'harmonie et l'habileté du style, mais les sentiments nouveaux dont il a su animer son poème; car il n'a pas réussi seulement à faire une épopée nationale, il a fait autre chose encore: il est le premier poète qui se soit aperçu que les conquêtes du génie scientifique sont aussi les conquêtes de la poésie que les querelles des rois et les horreurs de la guerre. Par ce côté, son œuvre est universelle, et de toutes les époques que nous a léguées le passé, elle est peut-être celle qui offre le plus d'intérêt à l'imagination moderne. Voilà un poète qui a vu tous les pays où il a décrit, et qui a compris qu'à la suite des Colomb et des Vasco de Gama il avait aussi pour le poète des mondes nouveaux à découvrir. Aussi, malgré les défauts, qui sont nombreux, les *Lusitaniens* méritent-elles une place à part dans l'histoire de l'épopée par l'originalité de l'idée et de la conception. Ce poème devait naître chez cet héroïque petit peuple, qui, avec une population si exigüe et des ressources si restreintes, s'est établi dans les Indes un empire riche et puissant. Camoëns lui-même fut presque un héros; ballotté de malheurs en malheurs pour mourir enfin à l'hôpital, il vit tous les événements qu'il a racontés. S'il n'a pas, comme Dante, créé sa langue nationale, il a du moins le mérite de l'avoir fixée. A l'apparition de son poème, ce fut un étonnement d'admiration; il eut deux éditions dans une année; Camoëns fut déclaré le prince des poètes portugais. Le Tasse avoue humblement son admiration pour lui, et l'on pourrait trouver dans ses poèmes plusieurs passages assez nombreux où le poète italien s'inspire manifestement du poète que les Portugais appellent leur Homère. Camoëns n'a pas, dans ses poèmes, une originalité plus importante et plus élevée. Ce dernier ouvrage, on a tout lieu de le croire, n'est autre que le *Niebelunge-nôt*.

Au x^e siècle, les invasions normandes, en Luchmann, un des plus célèbres critiques qui se soient occupés des *Niebelungen*, en fait remonter la composition au commencement du xiii^e siècle. Il a soutenu, pour ce poème, la même thèse que Wolf avait soutenue pour le *Liado*: il y voit qu'une collection de chants divers, mais on ne peut reconnaître dans le poème une unité de composition et surtout une intention morale qui indique la main d'un poète. Celui-ci, sans doute, n'a jamais inventé le sujet non plus que les personnages et les aventures; mais du moins il aurait coordonné en un tout la tradition, dispersée par fragments dans les poèmes populaires. Selon toute probabilité, le sujet qui fait le fond du poème remonte au vie ou au vii^e siècle de notre ère. V. NIBELINGEN.

Dans ce poème, l'Allemagne posséda d'autres épopées que nous n'avons pas de fragments épiques. Citons en premier lieu le *Heldenbuch*, ou *Livre des héros*, qui se compose: 1^o des romans héroïques de Rother, d'Ortrud, de Hug et de Wolf, puis des poèmes épiques sur les exploits de guerrières de Laurin, de la cour d'Alfart, de la cour de Worms, de la bataille de Ravenne racontant la jeunesse de Theuderic et de Sifrid, et puis dans les traditions gothiques. Restreint comme nous le sommes par la matière, nous ne pouvons analyser chacune des parties de ce livre extraordinaire. Les faits de ce poème, qui sont tous les siècles se heurtent dans une confusion pittoresque. Il faut y ajouter encore le poème descriptif de Gudrun, qui appartient aux traditions saxonnnes. Nous ne rangerons pas ici dans le genre épique les satires allemandes des siècles suivants, parmi lesquelles la plus célèbre est le *Roman du Renard*, dont le thème, traité bien des fois par les poètes allemands et français, fut repris plus tard par Goethe.

Il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots de l'épopée purement littéraire telle que l'ont faite Goethe et, avant lui, Klopstock, dans la *Messide*. Celle-ci, monotone par le sujet et peut-être encore plus par la conception, est, par le détail, à la dit très-bien Lemeicier, une ode démesurée qu'une véritable épopée. Mais on n'y peut reconnaître un grand souffle poétique, une imagination élevée et une forme soignée, bien qu'un peu ampoulée et emphatique. Quant à Goethe, on peut considérer son *Faust* comme une épopée, malgré la forme dialogique qu'il lui a donnée; c'est une épopée par la grandeur du sujet, qui intéresse l'homme universel, comme par l'emploi du merveilleux. Et quand nous nous élevons au-dessus du merveilleux, nous sommes frappés par le fantastique, comme on le trouve dans l'épisode de la sorcière, mais l'idéal même qui poursuit le poète. Cet homme qui, las de la science et de la vie, trouve ce qu'il cherchait, demande à la vie réelle et à l'amour la force de renaitre et de revivre; l'élevation du ton général; les caractères des personnages, tous élevés par le caractère de l'épopée. Mais cette épopée n'est que le reflet d'un autre monde que le poète lui-même a créé; c'est un monde où le poète a fait entrer les éléments de son monde idéal, mais qui n'est que le reflet d'un autre monde que le poète lui-même a créé.

restait pour la poésie: elle n'était guère pour elle qu'un passe-temps. Mais ce qui étonne, dans ces premiers poètes, c'est leur singulière précocité et leur maturité. Les premiers poètes de la puissance catholique s'étaient concentrés au contraire en eux l'extalation de la foi: au contraire; ce dont ils se souviennent tout d'abord, c'est que le poète ne laissait aucun point en de distance et qui, en dessinant, dit avec une longue lutte contre le malheur et la misère. Le Tasse a écrit: « Je n'avais pas de bonheur pour écrire mes vers; » et Camoëns répondait à un seigneur, qui lui reprochait de mettre bien du temps à terminer une paraphrase des psaumes qu'il lui avait commandée, que « détournée de la poésie par l'indigence, il ne songeait qu'à trouver le moyen d'acheter un peu de charbon qui lui manquait. » Disons, en terminant, à l'honneur du poète, que son épopée n'est si héroïque et si sublime parfois, que parce qu'il a su lui-même en toutes les circonstances de sa vie; et engageons les poètes modernes, qui se plaignent si volontiers de leur sort, à relire, pour leur instruction, les poèmes antiques et modernes, ceux qui les ont précédés. Cette lecture leur enseignera peut-être la modestie et la patience.

Épopée espagnole. La période épique de l'Espagne a duré huit siècles; elle comprend l'épopée nationale, le *Romancero* et toutes ses variantes. L'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale. Le *Romancero* contient tout ce qu'il fallait pour une pareille épopée; les Portugais ont eu, dans l'épopée espagnole, mais l'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale. Le *Romancero* contient tout ce qu'il fallait pour une pareille épopée; les Portugais ont eu, dans l'épopée espagnole, mais l'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale. Le *Romancero* contient tout ce qu'il fallait pour une pareille épopée; les Portugais ont eu, dans l'épopée espagnole, mais l'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale. Le *Romancero* contient tout ce qu'il fallait pour une pareille épopée; les Portugais ont eu, dans l'épopée espagnole, mais l'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale.

restait pour la poésie: elle n'était guère pour elle qu'un passe-temps. Mais ce qui étonne, dans ces premiers poètes, c'est leur singulière précocité et leur maturité. Les premiers poètes de la puissance catholique s'étaient concentrés au contraire en eux l'extalation de la foi: au contraire; ce dont ils se souviennent tout d'abord, c'est que le poète ne laissait aucun point en de distance et qui, en dessinant, dit avec une longue lutte contre le malheur et la misère. Le Tasse a écrit: « Je n'avais pas de bonheur pour écrire mes vers; » et Camoëns répondait à un seigneur, qui lui reprochait de mettre bien du temps à terminer une paraphrase des psaumes qu'il lui avait commandée, que « détournée de la poésie par l'indigence, il ne songeait qu'à trouver le moyen d'acheter un peu de charbon qui lui manquait. » Disons, en terminant, à l'honneur du poète, que son épopée n'est si héroïque et si sublime parfois, que parce qu'il a su lui-même en toutes les circonstances de sa vie; et engageons les poètes modernes, qui se plaignent si volontiers de leur sort, à relire, pour leur instruction, les poèmes antiques et modernes, ceux qui les ont précédés. Cette lecture leur enseignera peut-être la modestie et la patience.

Épopée espagnole. La période épique de l'Espagne a duré huit siècles; elle comprend l'épopée nationale, le *Romancero* et toutes ses variantes. L'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale. Le *Romancero* contient tout ce qu'il fallait pour une pareille épopée; les Portugais ont eu, dans l'épopée espagnole, mais l'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale. Le *Romancero* contient tout ce qu'il fallait pour une pareille épopée; les Portugais ont eu, dans l'épopée espagnole, mais l'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale. Le *Romancero* contient tout ce qu'il fallait pour une pareille épopée; les Portugais ont eu, dans l'épopée espagnole, mais l'Espagne n'a pas eu le génie de se faire une épopée nationale.

restait pour la poésie: elle n'était guère pour elle qu'un passe-temps. Mais ce qui étonne, dans ces premiers poètes, c'est leur singulière précocité et leur maturité. Les premiers poètes de la puissance catholique s'étaient concentrés au contraire en eux l'extalation de la foi: au contraire; ce dont ils se souviennent tout d'abord, c'est que le poète ne laissait aucun point en de distance et qui, en dessinant, dit avec une longue lutte contre le malheur et la misère. Le Tasse a écrit: « Je n'avais pas de bonheur pour écrire mes vers; » et Camoëns répondait à un seigneur, qui lui reprochait de mettre bien du temps à terminer une paraphrase des psaumes qu'il lui avait commandée, que « détournée de la poésie par l'indigence, il ne songeait qu'à trouver le moyen d'acheter un peu de charbon qui lui manquait. » Disons, en terminant, à l'honneur du poète, que son épopée n'est si héroïque et si sublime parfois, que parce qu'il a su lui-même en toutes les circonstances de sa vie; et engageons les poètes modernes, qui se plaignent si volontiers de leur sort, à relire, pour leur instruction, les poèmes antiques et modernes, ceux qui les ont précédés. Cette lecture leur enseignera peut-être la modestie et la patience.

Épopée italienne. Ce fut sous l'influence de la poésie française que se forma la poésie italienne. Les troubadours, et les trouvères, furent pour Dante ce que les rhapsodes avaient été pour Homère. L'opinion qui voit dans l'auteur de la *Divine Comédie* le créateur de la poésie italienne, et non seulement le poète, mais le premier de ses poètes italiens, est fondée et fort juste, bien qu'il y ait eu, avant de lui, des poètes italiens qui ont possédé des qualités de poète. Depuis l'Allemagne, bien qu'il ne soit pas un poète, mais un critique, on ne peut méconnaître qu'en Provence le poète n'était le plus souvent un poète, les premiers poètes italiens étaient à la fois professeurs, historiens, peintres et juristes. On voit la place qui

restait pour la poésie: elle n'était guère pour elle qu'un passe-temps. Mais ce qui étonne, dans ces premiers poètes, c'est leur singulière précocité et leur maturité. Les premiers poètes de la puissance catholique s'étaient concentrés au contraire en eux l'extalation de la foi: au contraire; ce dont ils se souviennent tout d'abord, c'est que le poète ne laissait aucun point en de distance et qui, en dessinant, dit avec une longue lutte contre le malheur et la misère. Le Tasse a écrit: « Je n'avais pas de bonheur pour écrire mes vers; » et Camoëns répondait à un seigneur, qui lui reprochait de mettre bien du temps à terminer une paraphrase des psaumes qu'il lui avait commandée, que « détournée de la poésie par l'indigence, il ne songeait qu'à trouver le moyen d'acheter un peu de charbon qui lui manquait. » Disons, en terminant, à l'honneur du poète, que son épopée n'est si héroïque et si sublime parfois, que parce qu'il a su lui-même en toutes les circonstances de sa vie; et engageons les poètes modernes, qui se plaignent si volontiers de leur sort, à relire, pour leur instruction, les poèmes antiques et modernes, ceux qui les ont précédés. Cette lecture leur enseignera peut-être la modestie et la patience.

Épopée italienne. Ce fut sous l'influence de la poésie française que se forma la poésie italienne. Les troubadours, et les trouvères, furent pour Dante ce que les rhapsodes avaient été pour Homère. L'opinion qui voit dans l'auteur de la *Divine Comédie* le créateur de la poésie italienne, et non seulement le poète, mais le premier de ses poètes italiens, est fondée et fort juste, bien qu'il y ait eu, avant de lui, des poètes italiens qui ont possédé des qualités de poète. Depuis l'Allemagne, bien qu'il ne soit pas un poète, mais un critique, on ne peut méconnaître qu'en Provence le poète n'était le plus souvent un poète, les premiers poètes italiens étaient à la fois professeurs, historiens, peintres et juristes. On voit la place qui

restait pour la poésie: elle n'était guère pour elle qu'un passe-temps. Mais ce qui étonne, dans ces premiers poètes, c'est leur singulière précocité et leur maturité. Les premiers poètes de la puissance catholique s'étaient concentrés au contraire en eux l'extalation de la foi: au contraire; ce dont ils se souviennent tout d'abord, c'est que le poète ne laissait aucun point en de distance et qui, en dessinant, dit avec une longue lutte contre le malheur et la misère. Le Tasse a écrit: « Je n'avais pas de bonheur pour écrire mes vers; » et Camoëns répondait à un seigneur, qui lui reprochait de mettre bien du temps à terminer une paraphrase des psaumes qu'il lui avait commandée, que « détournée de la poésie par l'indigence, il ne songeait qu'à trouver le moyen d'acheter un peu de charbon qui lui manquait. » Disons, en terminant, à l'honneur du poète, que son épopée n'est si héroïque et si sublime parfois, que parce qu'il a su lui-même en toutes les circonstances de sa vie; et engageons les poètes modernes, qui se plaignent si volontiers de leur sort, à relire, pour leur instruction, les poèmes antiques et modernes, ceux qui les ont précédés. Cette lecture leur enseignera peut-être la modestie et la patience.

Épopée italienne. Ce fut sous l'influence de la poésie française que se forma la poésie italienne. Les troubadours, et les trouvères, furent pour Dante ce que les rhapsodes avaient été pour Homère. L'opinion qui voit dans l'auteur de la *Divine Comédie* le créateur de la poésie italienne, et non seulement le poète, mais le premier de ses poètes italiens, est fondée et fort juste, bien qu'il y ait eu, avant de lui, des poètes italiens qui ont possédé des qualités de poète. Depuis l'Allemagne, bien qu'il ne soit pas un poète, mais un critique, on ne peut méconnaître qu'en Provence le poète n'était le plus souvent un poète, les premiers poètes italiens étaient à la fois professeurs, historiens, peintres et juristes. On voit la place qui